

Septembre 2013

Je viens de terminer ma première traduction pour Alice Jeunesse, un gros roman américain pour ados. On me demande mon avis sur un autre texte : *DJ Rising* de Love Maia, qui deviendra *DJ Ice* – mais n’anticipons pas. D’autant que ce n’est qu’un projet, et que le contrat n’est pas encore signé...

Finir une première traduction est un moment très particulier, important, en tout cas pour moi, d’autant plus que j’avais eu un coup de cœur pour *Cette fille est différente* de J. J. Johnson dont j’aime le style particulier et l’humour décalé. Je me dis que j’ai eu beaucoup de chance de tomber sur un texte jeunesse de cette qualité pour ma première traduction. C’est encore nimbée de *Cette fille est différente* que j’aborde le roman de Love Maia.

À la première lecture, ce n’est pas le coup de foudre immédiat. Il y a peu de chance qu’il remporte le Pulitzer, me dis-je. En revanche, il y a une histoire qui se tient, pleine d’émotion et de passion. La passion vraie de ceux qui vivent par et pour leur musique, puisque l’auteure – dont c’est le premier roman – est DJ dans la vie, et cela se sent. C’est aussi ce qui représente la plus grande difficulté de la traduction : rester fidèle à la vérité artistique de l’auteure. Je rédige donc une fiche de lecture dans ce sens pour Alice Jeunesse.

Entre-temps – belle coïncidence ! –, je reçois une information sur un atelier du Centre de traduction littéraire de Lausanne qui se déroule en décembre en Suisse et qui correspond vraiment bien au texte auquel je pourrais être confrontée : « *Traduire l’oralité : Com-*

ment parle, bavarde, papote, susurre, jure, rouspète, bougonne, crie ou vocifère le texte original ou traduit ? »... Une aubaine ! Que faire ? Je décide de tenter ma chance. Je prends le risque de traduire rapidement quelques feuillets comme demandé pour compléter mon dossier dans les temps, tant pis si finalement cette traduction n'aboutit pas.

Puis, je laisse le projet en sommeil. Superstition, quand tu nous tiens...

Octobre 2013

Les allers-retours et corrections sur *Cette fille est différente* m'occupent bien. *DJ Rising* traîne à côté de ma table de nuit.

Fin octobre, heureuse surprise, j'apprends que je suis sélectionnée pour l'atelier en Suisse animé pour la partie française par Olivier Mannoni. Je suis impressionnée.

Décembre 2013

L'Atelier se tient début décembre, à Romainmôtier, un lieu magique dans les montagnes enneigées. Propice à la traduction, ai-je immédiatement pensé. À peine installée dans un superbe gîte à deux pas de l'abbaye reconverte en magnifique lieu de travail, je croise mon voisin de chambre, Daniel, et – le monde est petit – je découvre qu'il est professeur d'italien en traduction et interprétation à l'Institut supérieur de traducteurs et interprètes de Bruxelles, où j'ai étudié. Nous avons de nombreuses connaissances communes, ce qui crée immédiatement des liens.

Premier dîner, fort sympathique. J'apprends que le tirage au sort m'a désignée pour ouvrir le bal de l'atelier dès potron-minet le lendemain et que je vais devoir présenter mon travail à voix haute : gloups !

Le lendemain matin donc, j'arrive avec mes cinq feuillets traduits à la hâte. Je n'en mène pas large face à ce groupe composé de participants et intervenants chevronnés. Voyant mon embarras, Daniel, en aîné bienveillant, se propose pour lire à ma place. Première leçon : faire lire son texte par une personne extérieure est très enri-

chissant, cela permet de le voir – de l'entendre – autrement ! Puis, très vite, le professionnalisme et la chaleur humaine du groupe me mettent en confiance. Les échanges sont foisonnants et nourissants. Et parfois très drôles : quels fous rires lorsque fusent des propositions saugrenues !

Je garde de cet atelier un souvenir très fort, et surtout des automatismes, des techniques de traduction que j'utilise encore. J'y apprends comment faire quand une phrase nous semble bancale : ne jamais oublier de revenir au texte source, à son esprit, pour mieux s'en détacher ensuite ; comment alléger des dialogues pour les rendre plus percutants ; les différents types de discours et de dialogues en fonction du registre. Bref, c'est une véritable formation en accéléré.

Je rentre chez moi gonflée à bloc et prête à me plonger dans cette nouvelle traduction.

Pendant ce temps, le projet s'est précisé avec Alice, le contrat est en cours de rédaction : je prends le risque de commencer à traduire, car la date butoir est pour mi-mars... Il ne va pas falloir chômer.

En général, je fais toujours deux lectures d'un texte, la première comme lectrice, la seconde avec ma casquette de traductrice : et là, ouille, ouille, ouille... Je me rends compte qu'il est beaucoup moins simple qu'il en a l'air. Mais je me laisse guider par l'histoire, son rythme, ses émotions et la passion qui transpire à chaque fois qu'il est question de musique. Cela me permet d'oublier certaines facilités de scénario et de construction.

Je suis de celles qui remettent cent fois sur le métier leur ouvrage. Mon premier jet n'est jamais bon, je dirais même qu'il est pire qu'un mauvais brouillon : il est tout raturé, plein de ///// qui permettent des possibilités multiples. Là, en plus, venaient s'ajouter des ??? pour les questions de terminologie. Pas gagné !

Les difficultés que je rencontre sont en effet d'ordres différents.

Il y a les difficultés classiques auxquelles sont confrontés les traducteurs en littérature jeunesse, et encore plus en littérature ado, que sont le ton et le registre.

Comment être juste en termes de registre, de vocabulaire et d'argot ? Pour l'argot et le registre « jeunes », nous sommes dans un roman qui met en scène des ados américains de seize ans issus de

milieux défavorisés et de banlieues difficiles, opposés à des jeunes de milieux aisés (un grand classique !).

Ce fameux *fuck* à toutes les sauces, nous n'en faisons pas la même utilisation intensive, si ?

Et le parler des banlieues US, comment le garder sans verser dans le ridicule et sans transposer des termes et accents qui sonneraient faux chez nous, ou décalés par rapport à la réalité américaine ? En effet, on reste aux États-Unis, on n'est pas dans le 93.

Quant à la quantité d'autres termes d'argot et à ce « parler jeune » : comment trouver le bon dosage entre le registre qui sonne « juste » aujourd'hui et l'effet de mode qui passera vite et vieillira mal ? Quel compromis adopter ?

D'ailleurs, il y a quelques dialogues entre « mecs » croustillants, d'autres potaches et certains même carrément scatologiques. Je me retrouve un jour face à une page d'échanges tournant autour de l'acte de déféquer. Et je dois dire que le vocabulaire est assez répétitif en anglais, je trouve cela un peu lassant... Heureusement que notre belle langue est très inventive en matière d'images scatologiques ! Mais je vous les épargne ici (pour ceux que cela intéresse, voir p. 57-58 du roman)...

Sur tous ces aspects, mon expérience suisse me permet d'y voir beaucoup plus clair.

Il y a aussi le style du texte, avec une écriture très brute : l'auteure écrit comme elle vit, avec passion et à fond. Le thème est original et plutôt à la mode, et en ce qui concerne la musique on sent son émotion et son vécu à chaque page. Elle revendique d'avoir été une lectrice récalcitrante et d'avoir voulu écrire ce livre pour ceux qui, comme elle, n'aimaient pas tellement lire.

À cela s'ajoute la terminologie de la musique, avec tout le vocabulaire propre au milieu des DJ et des platines qui est très pointu, et les descriptions des techniques de mixage qui sont loin d'être évidentes.

Il y a aussi des scènes fortes en émotion, en particulier celles touchant à la relation du héros avec sa mère, ou en lien avec la drogue, notamment la scène de l'overdose. Elles ont des accents de vérité et de justesse certains, mais elles peuvent vite verser dans l'excès.

Sans parler de l'aspect très américain du texte, dans son ap-

proche de la vie : ce *Yes we can*, qui parfois peut titiller l'esprit très critique d'un francophone, mais qu'il faut conserver.

Enfin, je trouve très intéressant d'être confrontée cette fois à un héros masculin, de faire parler un garçon de seize ans, de me glisser dans sa peau, sachant que l'auteure et la traductrice sont des femmes. Il convenait de tenir cette voix d'ado masculine tout au long du texte sans la caricaturer.

Un jour que je prends un café avec une consœur et amie qui avait eu le roman entre les mains, elle me confie avoir trouvé que le texte avait du potentiel, mais qu'il y aurait fort à « détricoter et à retricoter » : une bien jolie métaphore, qu'elle file en ajoutant : « À toi de voir si tu te sens capable de retricoter cette laine-là... ». Le défi est lancé !

Janvier 2014

Il faut que j'aie un premier jet complet pour fin janvier. Mon planning ne tiendra pas sinon. Donc, je traduis au kilomètre ou – pour rester dans le ton – « je pisse de la ligne ». Rien de très bon, mais une vision globale peu à peu s'installe.

En parallèle, je commence mes recherches.

En bonne élève, pour les aspects liés au monde des DJ, j'utilise les méthodes que l'on m'a enseignées à l'Institut supérieur de traducteurs et interprètes en traduction technique : se documenter sur le domaine et lire un maximum en français.

C'est du bon sens, me direz-vous ? Oui. Mais ça prend du temps...

J'écume les bibliothèques et Internet pour lire en français des choses sur ce sujet qui m'est totalement inconnu. Je lis aussi en anglais, pour comparer les tournures. Je parcours des « biographies » plus ou moins autorisées de DJ célèbres, souvent des textes sans grand intérêt, mais qui reprennent le jargon en vigueur dans le milieu. Je travaille avec des schémas, des dictionnaires visuels, des notices de tables de mixage, etc. : parce que j'ai besoin de visualiser ce qui se passe concrètement pour pouvoir le décrire en français.

Mais il faut que je rencontre des gens du métier, cela m'apparaît indispensable désormais. Mes recherches théoriques m'éclairent, mais elles ne sont pas suffisantes.

Alors je décide de faire appel à des DJ, des spécialistes. Je ne vais pas jusqu'à mettre les mains dans le cambouis comme on dit, mais presque. En cela ma curiosité naturelle m'aide bien et me permet de dépasser ma timidité. « Ce vilain défaut », comme aimait à me le répéter ma grand-mère lorsque j'étais enfant, me semble être une qualité plutôt bienvenue chez un traducteur. Et puis, les gens qui parlent de leur passion ou de leur métier sont captivants.

Avec eux, je découvre l'existence, l'utilité et le maniement de tous ces curseurs, potentiomètres (potards), *fader*, *cross-fader* qui permettent d'envoyer du bon son, mais aussi les effets de fondu enchaîné, les *samples* qu'on injecte, les *beats* qu'on enlève, ce qu'est un *cut*, un bon *set*, les titres qu'on cale avec le *pitch*, etc.

Je découvre que l'on peut mixer non pas avec deux, mais trois platines, et que cela relève de l'exploit dans le milieu. Ne me demandez pas comment on fait, car je l'ai oublié : j'ai constaté que j'étais comme ces ordinateurs un peu anciens dont la mémoire est limitée, je suis capable d'accumuler beaucoup d'informations temporairement, mais je dois ensuite les effacer pour pouvoir en engranger de nouvelles... Je pense que la formation musicale que j'ai reçue dans mon enfance (ces longues années de solfège et de musique classique – baroque même) est finalement utile. Car l'auteur le revendique tout au long du texte : c'est de création musicale qu'il s'agit et un bon DJ crée sa propre musique, il ne se contente pas de balancer celle des autres.

Je commence par interroger un de mes anciens profs de traduction de l'ISTI, qui est aussi DJ à ses heures perdues (très bon d'ailleurs !). Manu prend sur son temps précieux pour me montrer comment fonctionnent les platines dont il est question dans le texte (les fameuses Technics du père du héros) et pour m'expliquer les techniques de bases de mixage. J'ai même droit à une démo sur ses tables.

Février 2014

Je retravaille mon premier jet. Je bute, je râle, je réécris. Il manque de fluidité. Je peste, je doute.

Alors, un ami d'ami m'oriente vers un DJ français installé à Ber-

lin qui parle très bien anglais. Je le contacte par mail, il est d'accord pour me donner son avis sur les passages techniques.

Avec Michael, j'échange de nombreux courriels pour voir quel mot serait le plus adéquat tout en évitant d'être trop jargonieux. D'autant plus que dans ce domaine, l'anglais étant bien implanté, beaucoup de termes ne sont pas forcément traduits. Mais il faut aussi respecter les lecteurs néophytes.

Au fur et à mesure que j'avance, même si tout est loin d'être résolu, j'ai l'impression de m'imprégner de l'esprit de l'auteure, de sa façon d'écrire et de transmettre son histoire. Alors je reviens en arrière, pour reformuler le début d'une manière qui me semble plus conforme à son style. À un moment, j'ai l'impression qu'une forme d'osmose s'opère avec le texte, et à certains endroits je me dis : « Ah oui, en français c'est comme ça que Love Maia l'aurait probablement dit. » Présomptueux ? Peut-être. Mais quel bonheur ! Puis je réécris, je reviens en arrière, encore et encore.

Je travaille à voix haute aussi, en comparant ma version avec l'anglais pour tenter de rendre le rythme et/ou les sonorités. J'ai toujours peur d'en faire trop, de ne pas sonner juste pour des lecteurs francophones moins enclins à de grandes envolées lyriques...

Mars 2014

Dernière relecture. Dernière ligne droite.

J'ai commencé un fichier informatique, type Excel, pour regrouper les termes argotiques et les termes techniques. Finalement, comme les idées de traduction me viennent n'importe quand – et pas forcément lorsque je suis devant mon écran –, je trouve plus pratique de tout noter dans un petit abécédaire à spirale du style de ces petits carnets d'adresses comme on n'en fait plus. Et je me trimballe avec partout. Bien sûr, un de mes fils tombe dessus et s'étonne de trouver autant de « mots fleuris » (évidemment, il ne s'arrête pas sur les termes techniques !). À sa question « Maman, pourquoi tu as un carnet plein de gros mots ? », ma réponse, « C'est pour mon travail, mon chéri », suscite un haussement de sourcil et j'entraperçois une lueur de doute dans son regard... J'ai conservé ce carnet, quelque part dans un placard.

Je rends ma traduction. Douleuruse séparation : « Si j'avais encore un peu plus de temps, je suis sûre que je pourrais faire mieux... » La rengaine du traducteur !

En y réfléchissant, je crois que j'ai aimé chaque minute passée à traduire ce texte, y compris ses difficultés, ses faiblesses, ses facilités dans l'intrigue, ses grandes envolées : au point que je pourrais maintenant les défendre comme si elles avaient leur raison d'être. Quand – dans le processus de traduction – ai-je donc cessé d'être objective ?

Avril 2014

Allers-retours de corrections des épreuves et bon à tirer avec l'éditeur. Dans l'urgence des délais d'impression, mais dans un très bon esprit – vraiment constructif –, même si les échanges sont parfois « directs ». Tout le monde s'écoute et fait des compromis, en bonne intelligence, ce qui est très appréciable.

Mai 2014

Sortie de *DJ Ice*.

Je ne sais pas pour vous, mais pour moi, relire une traduction publiée est une source de stress, donc j'évite de m'y plonger, de peur d'y trouver encore des coquilles, des fautes, et bien sûr toutes ces améliorations que je pourrais encore y apporter. Celle-ci n'y échappe pas.

Après, le livre entame sa petite vie sans moi.

Quelques recensions presse sympathiques, un bon retour radio en Belgique. Sinon *DJ Ice* passe plutôt inaperçu dans les bacs, que dis-je, sur les rayonnages des librairies. Les retours de vente ne sont pas fameux, me glisse mon éditeur.

.....

Mars 2015

Alice Jeunesse m'informe de son souhait de le présenter pour le Prix Pierre-François Caillé de la traduction 2015 de la Société fran-

çaise des traducteurs. À vrai dire, je n'y crois pas trop : un roman jeunesse, qui plus est qui plonge dans le monde des DJ ?

Juillet 2015

Quelques mois plus tard, je découvre que *DJ Ice* est sélectionné et fait partie des sept ouvrages retenus cette année. J'en suis très surprise et surtout très honorée.

Décembre 2015

Je le suis encore plus, quand j'apprends, quelques mois après, qu'il fait partie des trois finalistes, aux côtés des textes de Sophie Hofnung (la lauréate 2015 avec *Pierre contre ciseaux*) et de Marie-Anne de Béro (pour *Will le Magnifique*).

En accordant cette Mention spéciale à *DJ Ice*, le jury du Prix Pierre-François Caillé de la traduction m'a vraiment motivée à persévérer dans cette voie pas toujours évidente de la traduction littéraire jeunesse. C'est une belle reconnaissance de mon travail qui me touche beaucoup, mais j'espère aussi que cette mention permettra de booster les ventes, pour moi comme pour l'éditeur !